



Mgr Gérard DEFOIS

LE « CHARISME » DU PRÊTRE DIOCÉSAIN

Depuis plusieurs décennies j'entends des chrétiens débattre sur la place du prêtre dans la société contemporaine. « Prêtre, pourquoi ? Prêtre comment ? », demande-t-on ; ce fut le thème de plusieurs congrès d'aumôniers d'action catholique du monde rural dans les années soixante-dix. Ces temps-ci, ce sont surtout des incertitudes du genre : « que sera le prêtre dans l'Eglise de demain ? » Nul doute que de telles inquiétudes, répétées, sinon cultivées, ne deviennent inhibantes pour l'identité et pour l'engagement des ministres ordonnés d'aujourd'hui et de demain.

Certes, ce qui nous semble une situation critique et exceptionnelle est en fait le résultat d'une forte évolution culturelle et sociale. Elle touche tout autant l'école, la justice, l'armée, le corps médical que l'Eglise. Quel rapport entre le médecin de village de mon enfance et le jeune praticien de service à la maison médicale du chef-lieu de canton d'aujourd'hui ? Le juge de paix d'hier et le fonctionnaire des procédures judiciaires de notre temps ? Et, de plus, qui de nos jours peut prévoir les conditions d'exercice de sa profession durant les trente prochaines années de sa vie active ?

1. De l'inquiétude à la foi.

Toutefois, convenons-en, les questions évoquées ici pour l'Eglise nous concernent très profondément, car l'activité presbytérale ne se réduit pas à une profession fonctionnelle, ces interrogations nous atteignent dans notre identité tout autant que dans notre besoin de sécurité. Il y a cinquante ans, la satisfaction des besoins culturels, moraux ou spirituels semblait répondre aux attentes d'un public nombreux et majoritaire, somme toute en permanente reconduction. Le changement restait une question d'adaptation sur un fond de permanence de l'essentiel.

Le sentiment actuel de ne plus correspondre à de vrais besoins, de voir ses projets n'éveiller que peu d'intérêt dans le débat public, provoque de graves incertitudes dans le quotidien du peuple de Dieu. Contrairement à ce que l'on écrit souvent, il ne s'agit pas seulement d'une crise comme l'on parle d'une « crise d'arthrose » ou d'une « crise d'appendicite », somme toute passagères, mais d'une nouvelle donne pour l'annonce de l'Évangile. Ainsi nous sommes **appelés à vivre l'Eglise autrement**, en particulier à créer des liens et à favoriser des expériences chrétiennes en phase avec les significations et les relations de notre culture contemporaine. Il n'est plus question de simple adaptation mais de retrouvailles avec le plus profond de la tradition chrétienne, le *charisme* d'une nouvelle alliance engendrant une vie sociale d'enfants, de jeunes, d'adultes ou de cultures diverses au nom de la solidarité dans la foi. Trop souvent dans nos débats nous en restons à une surenchère identitaire, fût-elle légitimée par quelque citation conciliaire, pour réaffirmer la valeur du « déjà là » et asseoir notre identité. J'aperçois même parfois les signes d'un *narcissisme* ecclésiastique dans nos échanges théologiques ou pastoraux quand ce n'est pas une tentation suicidaire au nom d'une récession de la mission par manque de ministres qui nous ressembleraient.

Si, lorsqu'il s'agit de projet professionnel ou d'entreprise humaine, les risques du progrès et des avancées technologiques font partie des enjeux de l'avenir de chacun, pour ce qui est du ministère, c'est le cœur de la foi qui est concerné. Or nous voyons combien dans une culture du bonheur individuel chacun demeure attaché à ses demandes et à sauvegarder la maîtrise de ses choix. Vivre évangéliquement nos projets d'avenir, c'est renoncer justement à cette maîtrise de son devenir pour le soumettre aux nécessités de la mission, *passer sur l'autre rive* à l'instar des apôtres allant au pays des païens. Ou de Paul traversant la mer pour

aller en Grèce et à Rome. C'est peut-être l'un des témoignages évangéliques les plus importants que nous ayons à donner en ce temps d'instabilité que de signifier cette sérénité par rapport à un avenir de l'Eglise ; car il n'est pas entre nos mains comme le serait un projet personnel ou collectif d'avenir. Le Christ a envoyé les apôtres sans double tunique, sans argent, les incitant à fonder leur sort et leur sécurité sur l'hospitalité des autres et la confiance en l'action de l'Esprit. C'est, à mon sens, la signification de l'obéissance du prêtre : elle n'est pas la soumission à l'arbitraire d'un pouvoir, mais la disponibilité permanente à l'imprévu des appels de la mission d'annonce de la « bonne nouvelle », la grâce d'un service au-delà de mes projets. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne faut pas imaginer des objectifs d'action, y compris pour aider son évêque à percevoir les appels de l'Esprit et les attentes des hommes. L'obéissance devient alors communion dans une commune mission apostolique pour une Eglise particulière.

2. De l'humanitaire à l'adoration (1)

Ces lignes, je les écris, à l'heure où des jeunes s'interrogent sur le séminaire ou sur la formation qui leur semble plus conforme à leurs souhaits ; ils me disent être mal à l'aise par rapport au « flou » qui leur paraît affecter le ministère diocésain. Certes, ils aiment leur Eglise locale, mais il leur semble que nous ne savons pas très bien où nous allons à l'heure des réorganisations paroissiales, des équipes d'animation pastorales et des missions confiées à des laïcs. « *Quel projet de ministère avez-vous à me proposer ?* » me demandent-ils. En effet, hier, le jeune prêtre imaginait son ministère comme enseignant ou animateur de patronage, aumônier de mouvement, vicaire dans la paroisse, chargé des jeunes durant une ou deux décennies. Les images étaient définies et socialement valorisées.

En revanche, les religieux offrent un charisme, un cadre communautaire, voire un habit précis et des manifestations visibles. Cet ensemble est porteur d'identité, d'autant que pour le charisme fondateur, l'histoire des grands ancêtres, les théologiens, les mystiques, les saints issus de la congrégation, définissent un socle privilégié et partagé de références. Par là se dessinent les traits d'un avenir qui inspire la

(1) Il va de soi que cette opposition est factice, l'encyclique du pape Benoît XVI « *Deus caritas est* » montre quel lien fondamental existe entre l'action caritative et le mystère du salut dans le Christ.

continuité et la fidélité, du moins globalement, tandis que le ministère diocésain semble appelé à de nombreuses transformations, ne serait-ce que par la diminution démographique des prêtres et la diversification des acteurs pastoraux. Par ailleurs, il faut dire que les prêtres diocésains sont la plupart du temps tiraillés entre deux catégories d'attentes des chrétiens : entre ceux qui pensent qu'ils ont droit aux mêmes services culturels qu'hier lorsque leurs pasteurs étaient plus nombreux, et ceux qui attendent une pastorale ouverte sur une évangélisation, une présence « au cœur du monde » ; sans compter les besoins des générations qui arrivent sans la mémoire du passé, au point de déconcerter les anciens par des formes de prière que ces derniers estimaient depuis longtemps dépassées.

Certes, il est pensable d'imaginer combien de telles exigences et de telles attentes vont évoluer dans les prochaines années, d'une part eu égard aux transformations démographiques de nos sociétés occidentales et donc du clergé, d'autre part à cause de la multiplication des services et ministères dans l'Eglise, non pas au seul titre de la permanence des demandes culturelles mais plus encore de l'émergence de fonctions diaconales, ministérielles et laïques. Elles viseront à renouveler l'évangélisation et à reconnaître quelle est la tâche première du Peuple de Dieu. C'est pourquoi il semble important de retrouver dans l'actualité des besoins et des attentes quelques éléments essentiels de la mission du prêtre. Car il est malencontreux de confondre les tâches des différents serviteurs de la mission, prêtres, diacres, laïcs, les fonctionnements et la responsabilité d'être en ce monde d'Eglise. **Ce sacrement de la fidélité de Dieu pour les hommes**, plus particulièrement en cette société dont la mémoire chrétienne est menacée, garde une forte prégnance dans les souvenirs et les références de nos contemporains. Et c'est l'une des lignes de force du ministère concret et pratique dans un diocèse : **vivre l'unité ecclésiale dans un tissu social et religieux éclaté.**

Il faut dire que l'histoire intellectuelle de la vie chrétienne depuis plusieurs siècles fait apparaître de nombreuses variations quant aux points d'insistance sur l'identité du prêtre : *entre le religieux de Dieu*, selon l'Ecole française, séparé des hommes au titre de sa consécration, et, à l'opposé, le fonctionnaire du sacré, le prestataire de services religieux dont aucune société ne peut faire l'économie, comme me le disent souvent les maires, tant dans les villes que dans les villages. Et je n'oublie pas tout ce que les urgences missionnaires révélées par les prêtres ouvriers ont pu représenter comme image d'un ministère « incarné »

dans la société industrielle. Ces dernières tendances conduisaient à souligner l'utilité sociale de la religion, son efficacité collective pour promouvoir des valeurs et donner des repères.

Plus récemment, ce service humanitaire du catholicisme a été mis au premier plan pour désigner la mission dans les pays lointains, cherchant à promouvoir le développement économique et social plus que les conversions, à participer aux entreprises communes plus qu'à soutenir des réalisations institutionnelles confessionnelles. En France, qu'il s'agisse de mouvements ou de prises de position officielles, cette volonté de rencontrer la société sur ce plan de la solidarité humaine, caritative ou morale, a été mise en avant comme un langage évangélique adapté pour notre temps de sécularisation culturelle et sociale. Le prêtre étant alors reconnu en tant qu'animateur social et créateur de relations pour le vivre ensemble, *par sa présence au monde.*

Ce n'est plus tellement ce type d'engagement humanitaire qui apparaît dans les motivations de jeunes tentés par la vie religieuse ou le ministère presbytéral, ils expriment la recherche d'un sens et d'un salut dans la prière et la contemplation, la liturgie et la rencontre spirituelle. C'est plus souvent le vœu de rassembler des croyants que de partir à la recherche de brebis égarées dans l'incroyance qui leur paraît mériter le don de sa vie pour suivre le Christ. Ce qui se pose en contrepoint de ce qui avait été érigé en principe missionnaire durant des décennies de pastorale française au vingtième siècle. Mais est-ce pour autant sans impact pour la situation qui est la nôtre ? N'y a-t-il pas urgence à mieux qualifier le contour spécifique de la foi chrétienne pour décrire la mission du prêtre diocésain en notre société ?

3. De l'efficacité rationnelle à l'expression symbolique

Toutefois, je dois en convenir, il faut quelque courage pour dessiner quelques lignes d'un engagement volontaire dans les multiples tâches d'un ministère presbytéral pour le monde de ce temps. Nous avons cultivé l'incertitude comme une vertu, une preuve d'ouverture, au risque de dissoudre l'identité du prêtre et du chrétien dans l'effacement de leur présence visible. Se refuser au flou, à de permanentes remises en question, c'est choisir des voies prioritaires pour vivre l'Eglise en prenant en compte les données essentielles de la mission presbytérale et les attentes globales d'une époque comme la nôtre. Le cap restant celui de la Parole de Dieu partagée en Eglise.

Notre perception de la sécularisation a été marquée par le sentiment d'une déchristianisation de la conscience française, et cela dès les années trente quand naissait le mouvement missionnaire en nos Eglises locales. Ce qui était souvent confondre l'appartenance culturelle, voire spirituelle, avec la pratique institutionnelle, en particulier l'assistance à la messe dominicale selon les préceptes de l'Eglise. En retour nous nous sommes efforcés de limiter le langage de la foi à ce qui paraissait « adapté » aux expressions courantes, donc fonctionnelles ou terre à terre d'une société matérialisée dans l'avoir. Et par là sécularisée au point de renvoyer les réalités de la foi aux valeurs de l'intime, aux préoccupations facultatives et à marginaliser les activités de notre Eglise, sauf à lui attribuer une efficacité exotique dans l'opinion générale. En conséquence, on vit non sans surprise, l'Abbé Pierre et Sœur Emmanuelle retenir l'attention publique comme des acteurs sociaux tandis que le prêtre et la religieuse dépourvus d'efficacité médiatique se voyaient ordinairement renvoyés aux activités marginales, définies par les choix personnels.

Il faut aussi souligner combien cette tendance à réduire la foi chrétienne à l'humanitaire et à l'utilité sociale a été voulue par certains d'entre nous comme une exigence de vérité de l'engagement chrétien ; car l'effacement des soutiens institutionnels des communautés, la recherche d'une solidarité maximale dans la lutte contre les injustices, la critique de toutes les formes de pouvoir, la mise en valeur des aspects militants et des valeurs d'égalité des chances dans le développement sociétair, ont puisé dans l'évangile des points d'appui largement amplifiés dans nos propos dominicaux. Mais la rationalité sociale d'efficacité l'a emporté dans bien des esprits sur la logique symbolique de signification et de communion.

Or c'est bien cette symbolique de l'homme, bien dans son corps et sa tête, pleinement heureux et accompli dans la totalité de son être, qui fait retour après un siècle de laminage rationaliste. Heureux dans ses choix, dans l'accomplissement du désir-roi : le bonheur « d'être bien dans sa peau ». Car depuis trente ans, qu'il s'agisse de la raison d'Etat, du Profit, de la Cause partisane ou du Progrès, nous avons vu s'effondrer ces promesses comme des rêves inaccessibles ou des mythes destructeurs de la dignité de l'homme ; nous avons découvert *l'ère du vide* et l'enfer du non-sens, la tentation du suicide et la défection des engagements politiques. Ce que nous avons appelé trop vite le « retour du religieux »

est d'abord, me semble-t-il, le retour du symbolique comme révélation de l'altérité du sens, du salut et de la fraternité humaine dans l'ailleurs de nos rationalités, de nos pouvoirs et de nos projets de rentabilité économique.

Dans ce contexte la première *crise des vocations* n'est pas celle des ministres ordonnés ou des religieux, mais la crise de la vocation à être homme ou femme en dehors des nécessités matérielles de production ou surtout de consommation. C'est la crise du sens de la vie, à la fois de l'existence dans la durée et de la solidarité dans la fidélité à une communauté de vivre ensemble. En cette trame de quêtes conflictuelles et de perte de repères collectifs, de l'expérience de la solitude et du « mal-être », le ministère presbytéral peut prendre le sens d'une « bonne nouvelle » en termes de salut gratuit et de transfiguration de l'homme en Dieu. C'est bien du Salut chrétien et de la Révélation qu'il s'agit pour que la parole et l'institution ecclésiale soient vie ressuscitée, adoration en Esprit et Vérité. En d'autres termes, les chrétiens et les ministres ordonnés au sein du Peuple de Dieu sont sommés de rendre compte de ce qui les sauve et qui peut être une proposition de parole et de foi pour cette donne inextricable de notre société. La question pour le ministère presbytéral diocésain devient alors celle-ci : quel service de la foi et du salut assurer dans une communauté, une Eglise particulière précise ? Celle qui attend que les dons de Dieu soient pour tous le signe d'un salut de l'homme. Et cela dans la trame du quotidien des hommes et des femmes qui *habitent* en un lieu précis et donné. Le charisme du prêtre diocésain est toujours celui d'être hôte, reçu dans une terre, une histoire et un peuple. Il y est envoyé pour signifier humainement une fidélité au nom de la foi et de l'Eglise.

4. Un ministère presbytéral lié à un peuple et à un lieu précis

S'il est une caractéristique permanente du ministère presbytéral diocésain, c'est bien cette **alliance entre la vocation personnelle et le service d'une population**, ce qui demande d'entrer dans son histoire et de recevoir de sa culture (2). Ce n'est pas la moindre des originalités du catholicisme que de conjuguer ainsi l'universel et le particulier, l'Eglise qui est à Rome et l'Eglise locale, définies par la même fondation apostolique. Le diocèse ne devrait pas être considéré comme une circons-

(2) Il m'est agréable de renvoyer ici à l'article de Christophe CHAMPENOIS, jeune prêtre de SENS-AUXERRE, paru dans *Prêtres diocésains* n° 1433 page 268 et suivantes.

cription administrative mais comme un projet de mission, une refondation permanente dans une « traçabilité apostolique », si j'ose l'expression (3). D'où l'importance des saints et des pèlerinages locaux, comme rappel d'une histoire particulière des croyants de ce lieu. Il n'y a pas d'Eglise sans mémoire.

Mais ceci ne peut être une fermeture sur un glorieux passé et doit être réinscrit dans une filière de fondation ecclésiale pour les hommes de ce temps. Il est nécessaire pour ce faire de situer toute adaptation dans l'esprit d'une théologie pratique des ministères et de la mission de l'Eglise. Pour sortir du « flou » de certains propos angoissés de notre temps, nous devons **retrouver les invariants de notre mission presbytérale** et les interpréter dans le contexte culturel précis qui est le nôtre. Je retiendrai cinq d'entre eux :

– le ministère de la réconciliation et la gestion des divergences :

Notre époque est marquée par l'**expérience du mal** comme provocation insensée à l'encontre du modèle contemporain d'épanouissement total et de bonheur sans limite. La requête d'une production « défaut zéro », les multiples « précautions » à l'encontre de l'imprévu, l'exigence d'une sécurité absolue manifestent une angoisse profonde par rapport au manque ou au désir non exaucé. Ni l'échec ni la faiblesse n'ont d'intérêt ni de sens. La culpabilité devient alors un impensé, elle appelle la vengeance, faute de pouvoir se dire et entrer dans une dynamique de pardon et de réconciliation. Sinon la dépression et le suicide.

La réponse immédiate peut être souvent la négation du mal comme péché, le refus de le nommer, ou, à l'opposé, sa dramatisation en termes moraux ou même sociaux. Ce qui, nous l'avons vu maintes fois, peut conduire à la drogue, à des refuges sectaires ou à des intégrismes violents, voire à des racismes primaires. Or ces tendances générales ont des traductions locales dans les conflits de famille, de région ou de populations locales. Seule l'histoire de la région, des groupes et des associations, peut nous aider à comprendre des conflits qui traversent les générations.

(3) Il faut souligner ici la particularité missionnaire du prêtre diocésain comme associé directement au successeur des apôtres. Ce qui induit des relations d'amitié et de co-responsabilité forte, exprimées dans l'institution du Conseil presbytéral.

C'est dans **ce tissu social et culturel** très divers que les prêtres diocésains ont à annoncer la réconciliation comme expression du sacrement de salut qu'est l'Eglise. Le prêtre envoyé au nom de l'Evangile du Christ entre dans un jeu de relations précises, souvent tiraillées par les conflits d'hier et d'aujourd'hui. Il doit continuellement accueillir la différence et la pluralité des expressions, tant de la vie que de la foi. La gestion de ces différences pour promouvoir une unité et une paix concrète est spécifique de ce ministère du quotidien qu'est ce ministère diocésain. Cette fonction pacifiante révèle la largeur de vue du Père fondant dans le Christ une logique de pardon. Notre théologie de la réconciliation reçue du Christ, réconciliation tant avec Dieu qu'avec nos frères, nous offre une lecture particulière du salut en Jésus-Christ, elle sera une victoire sur l'esprit de Babel, une actualisation de l'action de l'Esprit en son Eglise. Tisserand de réconciliation, de paix et d'unité dans une terre paroissiale et locale, le prêtre propose l'Eglise comme une réponse à cette expérience contemporaine du mal être ensemble. Et cela l'implique dans la lente maturation du peuple chrétien en quête d'unité et de paix au nom du Christ et de son évangile.

– le ministère de la Révélation : le passage du culte à l'éthique.

La révélation, c'est l'autre nom de la bonne Nouvelle de l'Evangile. La foi chrétienne ne se limite pas à la transmission de valeurs évangéliques, comme on le dit trop souvent, à une philosophie spirituelle donatrice de sens pour la vie actuelle, à une liturgie dynamique célébrant le vécu de l'homme. Elle est une nouvelle approche de l'existence à partir d'une parole qui révèle à l'homme le projet de Dieu sur lui et sur le monde. Les prophètes l'ont maintes fois rappelé : la vérité du cœur et la générosité dans l'amour valent mieux que tous les holocaustes et sacrifices cultuels. Le ministère se doit d'être étonnant par rapport aux mœurs et aux évidences collectives tant morales que spirituelles d'une époque et d'un lieu. De plus, et ce n'est pas le moindre, le prêtre par son ministère, son envoi en mission, devient l'image du Christ qui l'a envoyé, le témoin de sa venue en ce monde. L'apôtre de l'évangile est différent du militant d'un parti ou d'une cause. Il rappelle que le salut de l'homme *est donné et révélé* par l'humanité du Christ incarné. C'est bien le cœur du sacrement de l'ordre, cette configuration au Christ prophète, prêtre et roi qui accomplit le baptême, l'*ordonne* dans une responsabilité apostolique à faire alliance avec son peuple.

Notre monde et nos communautés locales sont complices du narcissisme du désir dans une société libérale de consommation et de profit individuel. Plus que jamais, révéler à l'homme que selon Dieu « l'homme passe l'homme », qu'il est plus grand que son désir, que son histoire est plus riche que son bonheur ou son malheur immédiats, devient une tâche importante dans une culture où la vie elle-même est réduite à l'état de marchandise et de valeur fluctuante. La révélation du Christ nous conduit à la découverte à nouveaux frais de la dignité de l'homme et à la promotion d'une éthique selon le salut donné par le Christ et non seulement aligné sur les idéaux d'un maintien de l'ordre social. Car la charité va plus loin que la justice, ainsi que Benoît XVI l'a rappelé en *Deus caritas est* (4).

Alors que le souci d'adaptation du langage conduit spontanément à privilégier un message de ressemblance et de signification spirituelle du « vécu », le ministère de la révélation de la « bonne nouvelle » porte à *souligner la différence et la nouveauté* d'un salut de l'homme assuré par la grâce de Dieu. Ce qui revient à remettre en cause une conception mercantile de la pastorale, lorsqu'elle est ramenée à une soumission à la loi de l'offre et de la demande. La révélation du salut en Jésus Christ ne peut être un simple alignement sur les attentes et les désirs majoritaires. Et par là tout ministère presbytéral s'affirme en contrepoint d'une recherche d'unanimité ou d'un prosélytisme de leadership, voire de gourou pour « faire du nombre ». La révélation va vers l'autre plus que de l'attirer à nous.

Or, ceci peut devenir un défi dans certaines régions où l'identité culturelle est liée à une pratique religieuse inspirée des attaches anthropologiques locales. Pour évangéliser cette culture, l'accompagnement pastoral demande attention et patience afin d'accueillir ces racines sans rejeter ce qui constitue des liens de fidélité personnelle et sociale.

- le ministère de la sanctification, l'initiation aux dons de Dieu.

Ce n'est pas la moindre grâce du ministère presbytéral que d'agir *in persona Christi*, c'est-à-dire d'engager la présence et la fidélité de Dieu auprès de chacun dans la célébration des sacrements. Ces gestes de partage, de pardon, de purification, de consécration constituent l'enracinement d'une vie dans la sainteté de Dieu, et nous savons que nous donnons ainsi ce que nous ne possédons pas, nous en sommes les

(4) Voir en particulier le paragraphe 31.

premiers bénéficiaires, y compris dans la célébration même où nous sommes les premiers célébrants des dons de Dieu et de sa présence gratuite dans l'amour.

Il y a parfois des malentendus avec nos frères religieux qui rassemblent en leurs couvents et monastères des chrétiens attirés par leur spiritualité ou leur style liturgique. Le ministère presbytéral diocésain se doit d'être là, lui, pour tous, d'aller aux carrefours des existences et des trajets des hommes, tant sur le plan de leurs activités que de leur foi. C'est une démarche d'initiation progressive aux dons de Dieu qui est celle du pasteur qui accompagne la rencontre de Dieu, plutôt que d'administrer des services culturels comme très souvent cela est demandé. La rencontre préparatoire aux sacrements nous fournit souvent l'occasion de nouer des relations avec une grande diversité de populations dont beaucoup n'ont d'autre motivation que celle d'habiter sur le territoire de la paroisse sans pour autant se reconnaître membre de la communauté ecclésiale. Il y a dans ce ministère presbytéral diocésain une dimension d'itinérance spirituelle, et parfois géographique, déstabilisante par rapport aux images classiques d'une vie paroissiale de quartier ou de village. Elle demande l'esprit d'accueil désintéressé dont Jésus faisait preuve en rencontrant juifs et romains, païens et lévites, lépreux et docteurs de la loi, leur adressant un même appel à entrer dans l'univers des béatitudes.

Le ministère de sanctification nous fait prendre conscience que nous ne sommes pas maîtres de la relation de nos frères avec l'Eglise, car celle-ci, loin d'être une entreprise économique ou un parti politique, est *le service public de la rencontre de Dieu*. Nul prêtre (ou chargé de ministère) n'agit en son nom propre, son action doit renvoyer à l'œuvre de l'Esprit qui « fait toutes choses nouvelles », je veux dire qui transforme en présence les dons de nos indigences.

Il faut ici noter combien la célébration de l'Eucharistie dominicale est souvent éloignée de cette compréhension du mystère chrétien. Notre Eglise qui vient d'y réfléchir a devant elle un immense chantier pour transformer les mentalités et faire de ces célébrations eucharistiques la « source et le sommet » de la vie chrétienne, ce qui veut dire un moment fort de sanctification et de communion du Peuple de Dieu.

- le ministère de compassion et de guérison, l'attention au faible et au pauvre.

Certes, beaucoup de chrétiens sont engagés dans les associations et les mouvements caritatifs. On ne peut nier que le suivi des malades et l'attention aux handicapés soit une véritable préoccupation de nombre de nos frères dans la foi. Le monde chrétien demeure généreux, et la solidarité internationale trouve davantage d'écho dans les régions chrétiennes qu'en d'autres parties du monde. Sans prétendre au monopole de la charité, nous pouvons affirmer que le souci des exclus et des démunis (qu'ils soient des personnes ou des peuples) a été développé dans la tradition chrétienne de façon centrale ; même si les formes d'antan ont été critiquées par le marxisme comme paternalistes alors qu'elles ont été reprises par les « restaurants du cœur » et par de nombreuses initiatives laïques d'aujourd'hui.

Il m'est arrivé d'entendre des critiques parce que les homélies parleraient davantage de la pauvreté que de la spiritualité. Sans nier qu'il y ait eu des excès, il me semble que nous mettons nos pas dans ceux de Jésus lorsque notre regard se porte d'abord sur ceux qui sont au bord du chemin, au risque de les privilégier par rapport à ceux qui tiennent le « haut du pavé ». Et, en ce sens, notre ministère de guérison et de compassion, notre disponibilité à recevoir des hommes et des femmes de toutes situations sociales, nos solidarités de quartier ou de village, cette ouverture aux multiples drames cachés de ce temps, nous donne une mission évangélique très fertile en manifestation de la charité de Dieu et de respect de la dignité humaine. Ce ministère sera de plus en plus indispensable dans une société marquée par la mondialisation et la libération des désirs anarchiques de notre temps.

Mais cela demande que le prêtre soit en lien avec les diacres et les autres ministres ou responsables laïcs, non pas d'abord pour des réunions et des structures opérationnelles, mais pour des rencontres libres et ouvertes à tous. La charité vraie, celle de la compassion et de la guérison, va de pair avec la gratuité et cette disponibilité du cœur et de l'esprit qui nous a fait défaut lorsque nous avons été amenés à des restructurations paroissiales et à des entreprises de communication. Par ailleurs fort utiles. Je serais porté à penser que si nous sommes souvent débordés par les demandes de services culturels comme hier, il nous faudra repenser ensemble ce que le Peuple de Dieu peut attendre du ministère presbytéral pour que ce dernier ne soit pas dénaturé en prestations de services religieux. Mais rester un symbole de gratuité et de disponibilité.

Le ministère de la guérison et de la compassion, ce regard attentif aux nouvelles précarités, peut être révélateur du salut de Dieu et de l'éthique particulière de l'Évangile, si nous avons l'audace de le rendre significatif de l'altérité et de la tendresse de Dieu dans une culture de la marchandise et de l'efficacité. Il s'agit d'un témoignage rendu à la paternité de Dieu, à son amour gratuit et fidèle pour chacun d'entre nous.

– le ministère de l'universel, de l'unité dans la différence.

Peut-être estimera-t-on cette dimension contraire à l'enracinement du prêtre diocésain dans un territoire ? Il est sûr que la demande des paroissiens « d'avoir et de garder leur curé » révèle une appropriation locale très particulariste. Mais il faut reconnaître que dans le climat actuel la tendance à se replier sur ses certitudes et ses habitudes provoque ces réactions d'appropriation et d'exclusivisme. Toutefois le prêtre n'est pas une émanation de son public : envoyé à la suite du Christ, *il vient d'ailleurs*, il est un don de Dieu pour son Église particulière, ce qui manifeste bien cette mission universelle qu'il doit rendre présente au sein de chaque communauté.

Sur le plan religieux la récente montée en nombre des populations issues de l'islam et les débats autour de l'immigration ont généré des idéologies particularistes et partisans. Quand l'autre est perçu comme une menace, quand sa présence est ressentie comme une concurrence pour l'emploi, quand ses coutumes et ses traditions sont confondues avec l'obscurantisme et le refus du progrès, il est inéluctable que des fractures culturelles et politiques se creusent. Alors l'esprit de rencontre et de dialogue, de fraternité et de responsabilité pour faire la paix, tel qu'il fut préconisé par le Pape Jean-Paul II à Assise, apparaît de l'idéalisme et de la faiblesse selon des rapports politiques analysés en termes de force. À l'encontre, le défi moral de notre temps est de maintenir en même temps et la légitimité de telles revendications d'identité, de différence culturelle chez nos contemporains, et l'affirmation fondamentale de la dignité de toute personne, de la fraternité humaine révélée par la tradition hébraïque.

Réinterprétée par le Christ jusqu'à l'amour des ennemis, cette audace de l'amour et de la considération envers tout autre fut fortement soulignée par saint Paul lorsqu'il préconisa de « vaincre le mal par le bien ». Nous le voyons bien ces temps-ci pour les conflits internatio-

naux : le dépassement de la force par la sagesse et la raison, le dialogue, le pardon et le souci du bien commun de l'humanité, cette logique de l'Esprit est refusée au nom d'un réalisme politique dont le prix en vies humaines est pourtant particulièrement lourd. Mais ces attitudes vis-à-vis de l'étranger comme à l'égard de l'autre différent, ont des racines dans le quotidien des populations, y compris dans nos campagnes ; l'éducation morale et spirituelle à l'amour chrétien des frères est une dimension essentielle d'un ministère de proximité. En ce sens aussi, la vocation diocésaine d'un ministère presbytéral et diaconal lié à un peuple précis, à son histoire comme à ses angoisses quant à l'avenir, vise à promouvoir une ouverture à des solidarités courageuses au nom de la foi. Non seulement sur le plan des principes, mais concrètement au niveau des réflexes quotidiens et des jugements *a priori* ou des mentalités locales.

Tout ce qui vient d'être évoqué n'a de sens qu'à l'intérieur d'une logique d'alliance entre le prêtre diocésain, et à d'autres titres le diacre et l'évêque, avec un peuple dont il assure la charge pastorale. Ce n'est pas refuser d'autres formes de ministère, mais affirmer la continuité de la mission diocésaine et du presbytérat en cette heure où de multiples formes de communautés religieuses manifestent leur vocation en termes différents. Les doutes et les questions autour du ministère diocésain viennent à mon sens d'une évolution rapide de la société et des rôles sociaux où le prêtre avait un statut clair. Le danger est celui d'une réduction des ministères à des prestations de service et à des pouvoirs symboliques.

Le concile Vatican II en rapprochant la mission du prêtre de celle de l'évêque inscrite dans la filière de la succession apostolique et donc de l'envoi vers l'autre. Le ministère de rassemblement et de la célébration se trouve engagé à la suite de l'annonce de la Parole de Dieu, de l'évangélisation comme conversion des mentalités et des pratiques. Il semble inévitable qu'à court terme nous soyons tous amenés à retrouver cette dimension d'annonce et d'envoi comme agissant dans le Christ « continué » au lieu de s'égarer en des fonctionnements qui nous enlisent dans la gestion des structures ou les prestations culturelles. C'est par une réimplantation de la liturgie en terre évangélique que la sanctification deviendra l'âme de notre prière et de nos célébrations.

En un mot je dirai que l'Eglise est mise en demeure d'être elle-même, non plus selon une utilité sociale, mais à partir de ses sources mystiques

et théologiques. Pour nous, c'est le Christ qui donne sens à l'existence humaine, c'est lui qui fonde notre vivre ensemble dans la foi, et cela fait naître des expériences croyantes au sein d'une société sécularisée et désorientée. Il s'agit bien du salut et de l'amour dont la culture chrétienne a, depuis des siècles, exprimé l'importance dans nos sociétés occidentales.

La mission des prêtres diocésains trouve ici son avenir, non pas en termes de nouveau fonctionnement social, mais selon cette tradition de fondation de liens et de symboles communs issus de l'Évangile. Dans le concret, dans un peuple précis, au gré des années comme de l'évolution des situations locales. Faire corps avec un peuple et une terre, y traduire la fidélité en tradition vivante, et par là offrir à l'Évangile, comme aux populations dont nous sommes chargés par l'Église, de nouvelles voies d'espérance.

Mgr Gérard Defoix,
évêque du Diocèse de Lille.